

Études littéraires africaines

Eclatement et enracinement dans la production romanesque kabyle

Dahbia Abrous



Numéro 21, 2006

Littérature berbère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041303ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041303ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abrous, D. (2006). Eclatement et enracinement dans la production romanesque kabyle. *Études littéraires africaines*, (21), 29–39.
<https://doi.org/10.7202/1041303ar>

ECLATEMENT ET ENRACINEMENT DANS LA PRODUCTION ROMANESQUE KABYLE

Le champ de la littérature kabyle connaît, depuis le début des années 1970, un renouvellement très profond lié à la dynamique d'affirmation identitaire qui, sous des formes diverses, traverse cette région depuis maintenant près d'un siècle.

Outre la naissance de la néo-chanson et celle du théâtre moderne, l'appropriation de genres littéraires écrits – la nouvelle mais surtout le roman – constituent un des aspects les plus significatifs de ce processus de renouvellement : en matière linguistique, c'est cette néo-littérature qui sert de laboratoire à une langue en gestation (cf. ici même la contribution de S. Chaker) ; quant à la thématique, elle est dominée par le thème de la quête identitaire lié à celui de l'éclatement, sur fond de fresque historique et sociale. *Cette thématique, bien que très actuelle, prend solidement ancrage dans la symbolique berbère* (Abrous 2004, p. 4073). Ce lien est un des éléments qui constituent l'originalité de la néo-littérature kabyle. Pour tenter d'analyser ce lien, le présent travail abordera le thème de l'éclatement et quelques éléments relatifs à cet ancrage dans la symbolique berbère à travers quatre romans : *Asfel* et *Faffa* de Rachid Aliche, *Id d wass* et *tagrest urɣu* d'Amar Mezdad.

Roman inaugural, *Asfel* (ou le sacrifice rituel) est le roman de l'éclatement dans lequel la quête identitaire prend une dimension pathétique. A partir des dédales inextricables d'un village kabyle, cette quête rejoint, pour tenter de les rassembler, les derniers débris de *l'amphore brisée ou de la majorité tronçonnée*, expression que l'auteur emprunte à Kateb Yacine. Ces débris portent des noms évocateurs, des noms-témoins : Tahert (Tiaret), ɣdames (Ghadamès), Tuggurt (Touggourt), etc. Dans cette quête que parcourt un souffle épique, l'Histoire – parce qu'elle seule peut livrer une clé – est soumise à un implacable interrogatoire.

Ces traits esquissés dans *Asfel* sont repris sous une autre forme et affinés par R. Aliche dans *Faffa*.

Faffa est le roman de l'unité impossible. Comme tous ceux qui l'ont précédé en France (*Faffa* est un dérivé expressif péjoratif de *Fransa*, la France), Amar, le héros, vit le déchirement de l'exil ; ce déchirement qui peut aller jusqu'à la schizophrénie se solde par un suicide : pour réconcilier les trois personnages qui s'affrontent en lui (le jeune homme, le fou et le vieux sage), Amar s'abîme dans la Méditerranée lors d'une traversée qui doit le ramener en Algérie.

C'est ce même thème de l'émigration qui sert de toile de fond au premier roman d'Amar Mezdad : *Id d wass* (La nuit et le jour). Ce roman, dans lequel la Kabylie constitue le cadre spatial, est un mouvement de balancier entre hier et aujourd'hui, entre le village et la ville... Cette

fresque de la Kabylie contemporaine est parcourue de profondes fractures et c'est la frêle silhouette de la vieille mère de l'un des personnages qui assure la continuité, évitant l'éclatement. Malgré la froidure de l'hiver – la narration se situe pendant la période dénommée *amerđil*¹ – ce roman palpite de vie et de lutte.

C'est aussi en hiver et à la même période que se situe le second roman d'Amar Mezdad : *Tagrest urɣu* (Lorsque l'hiver s'embrase). Par un hiver glacial, cinq combattants de l'Armée de Libération Nationale algérienne (ALN) acheminent un armement vital vers les maquis kabyles. Dans ce paysages enneigé d'un dépouillement absolu, les itinéraires des personnages s'entrecroisent et tissent finement la trame du récit qui se déploie au rythme de cette longue et périlleuse marche. Le récit est construit dans une imbrication de flash-backs entre lesquels est intercalé le livre de Ouali (*Adlis n Wali*), livre-testament en vers libres légué par Ouali, un des cinq compagnons, dont l'ombre plane sur le roman jusqu'à la dernière phrase.

Ces quatre romans, par delà les spécificités de leurs structures, leur écriture, présentent de profondes ressemblances. Ils constituent de par leur thématique (question identitaire, conditions de vie en émigration, amour viscéral pour cette terre kabyle ingrate (*tamurt*), référence au combat nationaliste...) une large fresque historique et sociale de la Kabylie contemporaine. Cette fresque répond, en kabyle, aux romans de M. Feraoun, M. Mammeri et M. Ouary ; elle en est un prolongement, confirmant, par delà la différence des langues d'écriture, l'existence d'un espace littéraire kabyle (Merolla, 1995 et 1996). Ces romans, que la question identitaire traverse comme une lame de fond, dépeignent une Kabylie fracturée en lutte pour la survie ; dans *Asfel*, R. Aliche se réfère à l'Afrique du Nord ; quelle que soit la diversité des situations décrites, les personnages de ces romans sont des hommes (les figures féminines, nous le verrons, sont quasiment absentes) en crise dans un contexte de crise, c'est-à-dire de profondes ruptures, lié à celui de la quête identitaire : le thème de l'éclatement est un thème majeur dans ces romans. Un second trait lie ces quatre romans : leur ancrage profond dans la symbolique berbère. Ces romans sont, pourrait-on dire, imbibés de cette symbolique qui a nourri l'imaginaire des auteurs et dans laquelle ils puisent l'essentiel de leurs images et motifs. Trois éléments centraux sont à retenir en raison de leur récurrence dans ces romans ; la référence aux "gardiens", c'est-à-dire aux esprits tutélaires (*iɛssasen*), aux sacrifices rituels (*asfel*, *timecret*) et au calendrier agraire.

¹ Amerđil : période du calendrier julien située en hiver. Voir H. Genevois, 1975, Le calendrier agraire et sa composition, *Fichier périodique* (FDB) ; J. Servier, 1985, *Traditions et civilisation berbère. Les portes de l'année*, Ed. du Rocher, Monaco (2^e édition).

Lorsque l'amphore se brise

L'éclatement dont chacun des personnages de ces romans porte l'empreinte est d'abord une malédiction inscrite dans l'Histoire de l'Afrique du Nord ; ce sont toutes ces invasions qui ont fait de son sédiment le plus ancien – la berbérité – une majorité tronçonnée dont seuls quelques débris (*iceqfan*) aux noms évocateurs, Tahert, Tilimsan, Tamenʿast... (*Asfel*, p. 46) peuvent encore témoigner. Ce thème, rendu par la métaphore de *l'amphore brisée qui ne peut plus contenir son eau* (*Asfel*, p. 120 et 97), associé à la quête obsessionnelle des racines (*izuran*) (*Asfel*, p. 114 et 115) est le thème essentiel sur lequel est construit le premier roman de R. Aliche.

Cette quête des racines revêt une dimension obsessionnelle en raison de la surdité et du mutisme des ancêtres : *la ssawalay i lǧil aqdim, yeggumma¹ ad yerr awal* (*Asfel*, p. 45) ("j'interpelle les anciennes générations mais elles ne peuvent/veulent pas répondre"). Le regard porté sur les ancêtres *imezwura nney* est ambivalent (*id d wass*, p. 27). C'est pour arracher quelques bribes au silence des ancêtres que l'Histoire est souvent soumise à un implacable interrogatoire. Cet éclatement originel relevant de la malédiction, seul un sacrifice rituel (*Asfel*, d'où le titre du roman) peut le neutraliser. C'est aussi cet éclatement premier qui génère les fractures et les brisures du présent. Au présent, l'éclatement (avec ses variantes : fracture, brisure) est lié à l'émigration et au déracinement né des conditions de vie moderne dans lesquelles l'homme, dépossédé de lui-même, devient une machine (*argaz yuyal t-tamacint, id d wass*, p. 47) ou une chose – *tayawsa* (*Faffa*, p.17). Face à ces problèmes de survie, à ces repères qui vacillent, le déchirement atteint une dimension tragique, ne laissant comme seule alternative que la folie, la mort ou l'exil (*Asfel*, p. 50 ; *Id d wass*, p. 76). *Tibbehbit ney anejli* (*Asfel*, p. 50), *timeqbert ney anejli* (*Id d wass*, p. 76), tels sont les termes de cette terrible équation ; *anejli* signifie "quitter son pays sans esprit de retour". Dans ces quatre romans (à un degré moindre pour *Asfel*), l'émigration ancienne², celle des hommes partis seuls vers la France, constitue la toile de fond. La fracture, qui peut mener jusqu'à la mort atteint toutes ces générations d'hommes qui se sont envolés du giron de la Terre-Mère : *tesrafged seg rebbi n tmurt* (*Faffa*, p.140) et qui se sont tracés une voie dans l'eau : *wid d ineḡren abrid deg waman* (*Faffa*, p.19).

¹ Les citations extraites des romans ont été reprises telles quelles avec la notation propre à chaque roman. *Yeggumma* ; il existe en kabyle deux verbes "refuser" : *agi* et *ggammi* ; ces deux verbes sont très proches et sont souvent employés comme synonymes mais le verbe *ggammi* rend aussi le sens de "ne pas pouvoir".

² C'est presque exclusivement cette forme ancienne qui est évoquée ; l'émigration actuelle, celle des intellectuels partis vers le Canada, est quelquefois évoquée dans *id d wass* (p. 12, 13, 18... 177).

Loin du giron de la Terre-Mère, ces hommes se perdent dans les sentiers obscurs de l'aliénation, de la rupture avec soi-même : sorti de la référence à sa Kabylie natale, Amar, le héros de *Faffa*, devient une chose (*tayawsa*, p. 17, 18) ; ces émigrés sont décrits dans *Tagrest uryu* comme du bétail muet sur la terre des autres *d lmal agugam di tyezza n medden* (*Tagrest uryu*, p.17).

L'évocation de cette émigration ancienne constitue l'essentiel de la thématique de *Faffa* ; elle est récurrente aussi dans les deux romans d'Amar Mezdad : *id d wass* (p. 4, 6, 7, 12, 13, 18 à 20, 64, 65, 76, 77...), *Tagrest uryu* (p.13 à 17, 23, 42 à 48, 77, 121...). Dans la description des conditions de vie de ces hommes qui ont déchiré la mer, il y a cette idée centrale : l'émigration, cette malédiction (*de ε wessu*) léguée par les ancêtres (*Faffa*, p.140 ; *id d wass*, p. 18), est un ailleurs qui dévore, qui engloutit. Il y a d'abord la mer¹, *azegza* écrit A. Mezdad dans *Tagrest uryu* (p. 42, 43...) en référence à la couleur bleue ; on ne déchire jamais impunément la mer, celle-ci peut se venger en mangeant l'imprudent ou en le retenant définitivement sur l'autre rive. Pour s'être miré dans la Méditerranée et pour avoir tenté d'y rencontrer son image éclatée, Amar, le héros de *Faffa*, s'y est abîmé. Pour exprimer toutes ces situations, c'est le verbe manger qui est employé en kabyle : *yečča-t lbher* : "la mer l'a mangé", *tečča-t lyerba* : "l'exil l'a mangé", *tečča-t Fraṇsa* : "la France (= l'exil en France) l'a mangé" : il est mort et quelquefois – la malédiction est alors à son comble –, il y est enterré. Lorsque l'émigré échappe à l'eau qui mange, il peut être englouti par la terre froide et noire des mines du nord de la France ; il quitte alors des ténèbres pour d'autres ténèbres, une mort pour une autre mort : *seg tillas yer tillas (...)* *si laxert yer tayed* (*id d wass*, p. 4) ; *laxert* signifie l'au-delà, donc la mort. Le lien entre émigration et mort est récurrent dans ces romans (*Faffa*, p. 50 ; *id d wass*, p. 766 ; *Tagrest uryu*, p. 121...) ; ce lien est aussi attesté dans la langue : *lyerba d weltma-s n lmut* : "l'exil est frère de la mort" (les deux mots : *lyerba* et *lmut* sont des mots féminins en kabyle).

A ces thèmes de l'éclatement et de l'émigration sont liées de manière assez complexe des images féminines : celle de la Mère et, de manière sous-jacente, celle de la Terre-Mère qui pourrait être considérée comme un archétype. La figure de la Mère est présente dans les quatre romans (dans *Asfel* et *Tagrest uryu*, elle l'est en filigrane), elle est centrale dans *id d wass*. Les deux personnages principaux de ce roman sont *Malha*, une vieille femme et *Muḥend-Amezyan*, son fils. Entre la mère et le fils, le

¹ Dans la mémoire des premières générations d'émigrés vers la France (ceux qui ont émigrés avant la seconde guerre mondiale), cette crainte de la mer est restée très vivace. Certains d'entre eux relatent des récits de traversées particulièrement périlleuses, d'où peut être l'expression kabyle : *lababur i d-lyerba* littéralement : "c'est le bateau qui est l'émigration" pour signifier que le plus pénible, le plus douloureux pour un émigré est le bateau, c'est-à-dire la traversée.

rapport est fusionnel (quelques fois orageux) ; la structure même du roman est bâtie sur ce rapport : dans l'alternance des chapitres, la vie de la mère et celle du fils sont liées par... un cordon ombilical ; alors qu'en apparence tout sépare hier d'aujourd'hui, le village de la ville, le champ (devenu inutile) de l'usine, en réalité, c'est la voix et la frêle silhouette de cette vieille mère qui assure la continuité, constitue un rempart (fragile certes, mais un rempart) contre l'aliénation et empêche l'éclatement de devenir schizophrénie mortelle. Dans *Faffa*, Jacqueline permet à Amar, le héros de réaliser en lui-même une unité éphémère et en rupture avec les frères, ses compagnons d'exil (*Faffa*, p. 70 et suivantes), mais elle ne le guérit pas de cet éclatement originel et ne le protège pas de la noyade-suicide destinée à rassembler les débris.

Dans ces quatre romans, en dehors du personnage de *Malha* et de celui de Jacqueline, les personnages féminins sont presque inexistants. Les conditions de vie des femmes en général peuvent être évoquées, de très rares personnages féminins peuvent être esquissés (exemple *Tawes* dans *id d wass*, p. 147 à 151), mais seules les femmes âgées ont une existence (la mère d'Amar dans *Faffa*, *Tahemmut* et surtout *Malha* dans *Id d wass*). En réalité, cette société construite sur la prééminence masculine mange ses hommes ; seules ces vieilles femmes courbées, édentées, ridées (ces mères méditerranéennes, *Muhend-Amezyan*, en rêve – p. 23 –, les rapprochent des vieilles femmes qui remplissent l'agora dans le film de Zorba le Grec) ont réussi à survivre et à assurer une certaine continuité. Cette continuité, les hommes ne peuvent pas l'assurer car lorsque, jeunes, ils ont échappé à la faim, à la maladie, aux guerres, aux exigences souvent mortelles du code de l'honneur, la Terre-Mère les crache vers un ailleurs tout aussi mortel, assimilé à l'au-delà *laxert* (*id d wass*, p. 3, 4, 52...).

Lorsque la Terre-Mère crache ses enfants et que les Gardiens se murent dans leur silence

*Tamurt*¹, le pays en kabyle, est un mot féminin ; dans tous ces romans, il est associé à la Mère (*Id d wass*, p. 3, ... ; *Tagrest uryu*, p. 42 ; *Faffa*, p. 36 et 121). Cette mère est une mère ingrate, car telle un ogre ou une mauvaise chienne, elle dévore ses enfants : *Ttett arraw-is am uwayzniw ney. ney yir taqunt* (*Id d wass*, p. 3) ; lorsqu'elle ne les dévore pas, elle les fait fuir : *Tamurt isserwalen tarwa-s*, (*Faffa*, p. 121) ou elle les crache : *tamurt id-yessusufen tarwa-s*, (*Tagrest uryu*, p. 42). Le rapport avec cette mère est cependant plus complexe : *Nugi tamurt, tugi-yay, nugad-itt, nekkukra-tt. Am win ara yeğğen yemma-s. Am wid yemyunzan* : "Nous rejetons le pays, il nous rejette. Nous le craignons, nous le redoutons. Comme celui qui aurait abandonné sa mère. Comme si nous avions cessé de nous parler"

¹ *Tamurt*, voir M. Mammeri : Les mots, les sens et les rêves ou les avatars de Tamurt in *Awal* - Cahiers d'études berbères n°2, 1986, p. 7 à 20.

(Faffa, p. 36). C'est peut-être dans cette tragique alternative entre être dévoré et être craché par la Terre-Mère que s'inscrivent les fractures les plus profondes.

Cette mère tant redoutée n'abandonne jamais définitivement ses enfants : si elle ne sait pas les aimer de leur vivant, au moment de la mort, elle est toujours leurs dernier asile ; hors de ses entrailles, point de repos¹ ;

*qqaren win yemmuten d awerdan, ur yesggunfuy ara di laxert, rruh
yezga meskin d anadi yef webrid n tmurt anida ilul bab-is. Ma yella
bab-is icerreg azegza di tudert, rruh netta dayen ilaq a-t-id icerreg
abrid-nniden*

“On dit que celui qui meurt à l'étranger ne trouve pas de repos dans l'au-delà ; sa pauvre âme est perpétuellement à la recherche du chemin qui mène vers son pays natal. L'âme de celui qui a déchiré la mer lorsqu'il était vivant doit la redéchirer (= dans le sens du retour)” (*Tagrest uryu*, p. 42-43). Les âmes de ceux que la mort surprend loin du giron de la Terre-Mère sont des âmes errantes ; c'est la raison pour laquelle l'appel du pays devient impérieux à l'approche de la mort. Aucun émigré des premières générations ne pouvait rester insensible à cet appel car il était porté, par-delà les mers, par la voix puissante (que tous ont intériorisée²).

La conquête française – La France fut une des rares puissances étrangères à avoir foulé cette terre et donc à l'avoir profanée – soumit le prestige de ces gardiens à rude épreuve sans l'annihiler complètement ; ils sont encore présents dans l'imaginaire, la poésie et la chanson contemporaines portent de nombreuses traces de cette présence. Dans les romans qui sont ici analysés, la référence à ses Gardiens est fréquente. Lorsque ses entités

¹ Mourir et surtout être enterré hors de la Kabylie était (et est encore) la plus grave des malédiction. On note des changements dans cette attitude depuis une vingtaine d'années ; mais la règle, en général, est de rapatrier le corps. La solidarité villageoise est encore réactivée en pareilles circonstances.

² Les formules d'invocations faites à ces Gardiens au moment de quitter la Kabylie sont nombreuses, exemples :

- *Ay iëssasen n tmurt ad teddum yid-ney d leenaya* : “Gardiens du pays, puissiez-vous nous accompagner de votre protection”.

- *Ay iëssasen n tmurt, nezzwer-iken d leenaya* : “Gardiens du pays, puissiez votre protection nous précéder”.

- *Ay iëssasen n tmurt, nsburr tacdat-nnwen (d leenaya)* : “Gardiens du pays, nous nous recouvrons d'un pan de votre burnous” (*tacdat* signifie dans ce contexte la protection).

Dans les récits de traversées périlleuses (cf. supra), le pouvoir de protection de ces Gardiens est souvent évoqué. Voir aussi le récit relaté dans *id d wass* page 152.

³ Parmi ces entités protectrices du monde invisible, on peut distinguer en kabyle : *Lawliyya* (Dallet, 1982 : 865), *ssellah* (Dallet 1982 : 813), *ssaddat* (Dallet 1982 : 800), *iëssasen* (Dallet 1982 : 1003). Sur ces entités, voir notamment les numéros suivants du *Fichier de Documentation Berbère* (FDB) : “Anges”, 1951 ; “Mystagogie kabyle”, n°63, 1959 ; “Vues sur l'Au-delà”, n°88, 1965 ; “Superstitions” I et II, n°97 et 100, 1968.

protectrices³ sont évoquées, il y a surtout les Gardiens (*ieessasen*) et, à un degré moindre, les Saints (*ssaddat*). Le terme *ieessasen* (les Gardiens) désigne toutes ces forces protectrices qui ont pour siège des lieux perçus comme sacrés (maisons, aires à battre, sources, arbres, rochers, montagnes...).

Lorsque ces Gardiens sont évoqués, ils sont mis en relation avec le monde féminin (*Asfel*, p. 31 ; *id d wass*, p. 45, 118, 120...) ; ce sont souvent les femmes qui sollicitent leur protection, mais pas exclusivement les femmes comme nous le verrons. Ces Gardiens sont nommés : *At yiyil Aëisi* (*Asfel*, p. 31) pour la confédération des Aït-Aïssi, d'autres ont un rayonnement régional (*Azru n tthur*, *Tamguṭ*, dite aussi Yemma Tamguṭ : Mère Tamgout). Quelle que soit leur aire de rayonnement, leur invocation est toujours liée aux notions de protection, de réconfort (*Asfel*, p. 44, 45 ; *Faffa*, p. 121, 127 ; *id d wass*, p. 45 ; *Tagrest uryu*, p. 146, 165...). Enfin, dans les moments cruciaux de l'existence, c'est vers ces Gardiens que les regards (y compris les regards des hommes) se tournent (*Faffa*, p. 140 ; *id d wass*, p. 152 ; *Tagrest uryu*, p. 155...) ; mais le pacte qui liait les Kabyles à leurs Gardiens et à leurs Saints a été rompu : n'avaient-ils pas abandonné la Kabylie au moment de la conquête française ? (*Fkan afus yeftmurt*). Dans *id d wass* (p. 142 et p. 152 à 155), A. Mezdad revient – ce sont les longues réflexions de *Malha* la vieille Mère – sur la déchirante rupture de ce pacte. La conquête française a brisé la puissance de ces Gardiens ("l'a emprisonnée", dit le texte page 142), faisant d'eux de pitoyables oiseaux en cage : *Tuffya n lbarhan dayen, ssid amezuz i-y-inféen s lbaraka-s, atan di lqefṣ am ueezzi*¹.

Ces Gardiens ne parviennent pas à sauver Amar, le héros de *Faffa*, de la noyade-suicide ; sous les bombardements de l'aviation française, alors que la mort est imminente, les regards se tournent vers *Azru n tmeddit*, celui-ci – signe des temps – se mure dans son silence : *d aeessas ḡḡant tissas (...)* *d azru agugam* (*Tagrest uryu*, p. 155), "c'est un Gardien que tout prestige a abandonné, (...) un rocher muet". Ces romans dépeignent un monde désenchanté.

Par-delà ce désenchantement, un dernier lien persiste avec le monde de l'Invisible : ce sont les rites sacrificiels. La référence à ces rites traverse les quatre romans ; sont évoqués les rites dénommés *Asfel* et *timecret*. *Asfel* - c'est le titre du premier roman de Rachid Aliche - est un rite de transfert et d'expulsion du mal, il a donc une visée thérapeutique ; ce mot (*Asfel*) désigne aussi la victime immolée pour la circonstance (pigeon, coq, chevreau...) ; au sens figuré, est associée à ce mot l'idée de sacrifice humain : *iruḥ d asfel yef...* ("il est mort en victime sacrificielle pour...") ou *yefka aqerru-s d asfel yef...* ("il a sacrifié sa tête (= sa vie) pour..."). *Timecret* dite

¹ *ueezzi* : rouge-gorge (Dallet 1982 : 1014), ce mot désigne aussi un oiseau à peine capable de s'envoler ; il est employé pour désigner un bébé ou un enfant chétif.

aussi *uziε a* est un rite de fécondité destiné à ouvrir les Portes de l'Année agricole ; à l'occasion de ce rite communautaire qui engage tout le village, ce sont des bœufs qui sont immolés. Pareil sacrifice (*Timecret*) pouvait être pratiqué pour conjurer un danger majeur (grande épidémie, sécheresse, invasion de sauterelles...).

Dans *Faffa* (p. 71 à 73) et dans *id d wass* (p. 93 à 95), ces rites sacrificiels sont reliés à des souvenirs d'enfance ; dans *Faffa*, ce souvenir, suscité dans la mémoire du héros par sa relation avec Jacqueline, évoque le passage du statut du jeune garçon à celui d'homme ; il est associé à l'eau qui désaltère la terre et ceux qui la peuplent, humains et animaux (p. 73) ; cette association entre *timecret* et l'eau qui désaltère la terre figure aussi dans *Asfel* (p. 40).

Dans *id d wass* (p. 93 à 95), ce souvenir évoqué dans un contexte de lutte en usine renvoie à la crainte terrible que pouvaient inspirer les parents, *A nekk ara yemmezlen* : "et moi qui risque d'être égorgé" (p. 93-94) répète Yusef, un petit garçon qui craint d'être sévèrement réprimandé par ses parents. Cette violence inscrite dans l'enfance est associée dans la mémoire de Muḥend Amezyan à d'autres rites sacrificiels : sacrifice d'Abraham, circoncision (p. 94), rite d'expulsion (p. 95). Dans *Tagrest uryu* est évoqué (p. 98 à 102) le recours à ce sacrifice, *timecret*, pendant la deuxième guerre mondiale pour conjurer la malédiction du typhus : il fallait que le sang coule pour laver le malheur qui avait atteint le village *ad azzlen idammen i wakken ad tirid taluft* (p. 98) : "le sang doit couler pour que le malheur s'efface", *yuyal wedfel d azeggay seg yidim yuzzlen* (p. 98) : "l'effusion de sang rougit alors la neige". Ce contraste neige/sang réapparaîtra (p. 170 et suivantes) lorsque deux des cinq combattants tomberont sous un déluge de balles non loin des crêtes d'Icherriden (*iyallen Icerriḍen*, p. 170) qui furent un haut lieu de résistance à la conquête française en 1857 et 1871.

Quant à l'évocation du second rite sacrificiel *asfel*, elle est directement mise en relation avec la lutte pour l'indépendance de l'Algérie (*Tagrest uryu*, p. 70).

Dans le premier roman de Rachid Aliche qui en porte le titre, le rite est mis en relation avec l'Histoire (*amezruy*), en particulier dans le chapitre VIII (p. 107 à 121) ; le motif de la neige est présent ici aussi (p. 115). C'est à la fin de ce chapitre qu'est élucidé le sens du titre de ce roman :

Tamazya ney Tamurt Imaziyen d taneggarut di ddunit i mazal ddaw uzaglu imneccamen. Amek a tawayit, ger azal n eacrin melyun d aterras, ger aḥal d ajenyur, d amdawi, d aselmad, ulac meyya i izemren ad mlilen afus deg ufus, ulac meyya ara yemnten yefikkelt d ASFEL (p. 121) : "Tamazya ou le pays des Imaziyen (des Berbères) est le dernier pays au monde à se trouver encore sous le joug des envahisseurs. Comment, ô malheur, parmi vingt millions d'hommes, parmi tant d'ingénieurs, de médecins, d'enseignants ne s'en trouverait-il

pas une centaine qui pourraient, la main dans la main, mourir en même temps en ASFEL¹) (= en sacrifice d'expulsion du mal). On ne peut pas s'empêcher, à la lecture de ces lignes, de penser à la tradition des *imseblen* ; ces jeunes combattants (décrits par les militaires français au moment de la conquête de la Kabylie en 1857 et en 1871) faisaient à l'avance le sacrifice de leur vie puisque la prière des morts était dites sur eux ; ils étaient liés par les genoux afin de ne pas reculer devant l'ennemi. Le chapitre IX, le dernier du roman, qui suit l'élucidation du titre (*Asfel*), est intitulé : *anekcum s amaday* : "l'entrée au maquis".

Dans ce roman, publié en 1981, le mot envahisseurs : *imnekcamen* ne renvoie pas à la domination française mais à l'hégémonie arabo-islamique ; la nécessité de rompre le lien avec l'Orient est clairement soulignée : *aseyres iciddi-nney ar Lqebila* (*Asfel*, p. 104). Ce rite sacrificiel, ultime, est destiné à lever la malédiction de l'Histoire afin de renouer avec les racines : *izuran* : *TAMURT ad tuya l s IMAWLAN. Imawlan s izuran. TAMURT am useklu : seg zuran i d-itess, i tetess* (*Asfel*, p. 114) : "Le Pays doit retourner à ses propriétaire, les propriétaires à leurs racines. Le Pays est comme un arbre, il puise sa sève par ses racines".

Amerdil : moment de la germination et des luttes décisives

C'est un moment précis du calendrier agricole (julien) qui sert de cadre temporel aux deux romans d'Amar Mezdad, *id d wass* et *Tagrest uryu*. Ce moment qui se situe pendant la période la plus froide de l'hiver est dit : *Amerdil* (ou, en d'autres régions de Kabylie, *arettal n tayat* "le prêt de la chèvre") : il correspond au dernier jour de Janvier (*Yennayer*), Janvier aurait, selon une légende encore vivante, emprunté ce jour à Février (*Furar*) pour se venger de la Vieille et de sa chèvre. Le rappel de ce repère temporel, du froid glacial et de la neige qui l'accompagnent, est constant dans ces deux romans : *id d wass* (p. 2, 4, 14, 84, 101, 112, 179...), *Tagrest uryu* (p. 11, 19, 41, 69, 90, 93, 122, 140, 147...). La référence constante au moment *Amerdil* permet l'ancrage de ces romans dans les paysages (enneigés et particulièrement austère en cette période de l'année) de la montagne kabyle. Cette référence remplit aussi une fonction de métaphore : elle permet de signifier la tourmente dans laquelle est prise la Kabylie et le vent de colère qui la parcourt.

Agemmad metwal Tamgut, adfel isburr i wedrar. Asigna d aberkan ieebba-d aman. Amzun d zzeef i d-yugem, igenni irrunda. Iqber akken qebren wulawen n wigi yettegririben di ddunit-a. Azizwu izmer a d-iglu s wedfel. (Id d wass, p. 112) : "Sur l'autre versant, vers Tamgout, la neige enveloppe la montagne. Les nuages sombres sont chargés d'eau. Comme s'il avait puisé de la colère, le ciel est mélancolique. Il est opprimé comme sont opprimés les cœurs de tous ceux qui sont malmenés par cette vie. Le vent peut apporter la neige."

¹ Les mots notés en majuscules dans ces citations figurent en majuscules dans le texte.

Le motif de la neige est omniprésent dans ces deux romans (voir aussi *Asfel*, *supra*), la fonction de ce motif n'est pas seulement esthétique ; il crée des effets de contraste neige/sang (*cf. supra*), neige/feu car la neige a pris feu (*Tagrest uryu*, p. 157) sous les bombardements de l'aviation française. Ce motif de la neige sert aussi et surtout à structurer l'opposition entre le travail dans les mines du nord de la France et le combat au maquis. Le travail dans "le ventre froid" des mines du Nord (*tamurt tasemmaṭ (...) aε ebbud n wakal* (*Tagrest uryu*, p. 23) est associé à la mort : *Lmina, tal¹ tafrara, tmeddel fell-as amzun d aḏekka* (*Tagrest uryu*, p. 23) La mine, chaque fois dès l'aube, se refermait sur lui telle une tombe. Le combat au maquis expose certes à la mort mais à une mort différente ; celui que la mort surprend au maquis sur la neige accomplit son dernier voyage dans la lumière, la blancheur et non comme un rat dans un trou. Et puis, quoi qu'il en soit, la neige est blanche et la blancheur, signe de bon augure :

Ad yinig i tafat, ad yinig i temlel, mačči am uyerda deg udderbuz yerna akken yebyu yili, adfel mellul, temlel d rrbeh i wumi tessawal (*Tagrest uryu*, p. 96).

La neige qui tombe pendant ce moment d'*Amerdil* est purificatrice : elle tue les insectes dans la terre, elle est bonne pour les récoltes dit *Malha* : *Adfel umerḏil ineqq ibeεac deg wakal, ilha i tfellaht* (*id d wass*, p. 179). Pendant la saison froide, saison de la germination, cette période d'*Amerdil* est un moment de transition car le printemps est tout proche : *tudert ad tezger i tegrest* (*id d wass*, p. 84) : "La vie doit franchir le seuil de l'hiver". En ces moments décisifs de passage s'enchevêtrent les oppositions entre le rire et les pleurs, entre la pluie, la grêle et les éclaircies (*id d wass*, p. 101), s'exacerbe la lutte entre les éléments : *ittij d wedfel bdan amezbber* (*Tagrest uryu*, p. 170) : "le soleil et la neige entrèrent en lutte". Ce mouvement de lutte traverse en profondeur les deux romans comme il traverse toute la nature en cette période décisive ; c'est sans doute la raison pour laquelle les titres de ces romans sont construits sur des oppositions : *id d wass* (la nuit et le jour) / *tagrest² uryu* (lorsque l'hiver s'embrace).

¹ Dans les romans d'A. Mezdad, *tal* est employé comme féminin de *yal*, ex : *yal axxam* : toute la maison (*axxam* est du masculin en kabyle), *tal tafrara* : à chaque aube.

² *Tagrest* : le mot *tagrest* pour désigner l'hiver est, en Kabyle, un néologisme (*cf. Amawal*, 1990 : 51 et 99) ; le mot connu et utilisé habituellement est *cetwa*, un emprunt à l'arabe. La racine verbale *gry* : être gelée, geler, reste utilisée (*Dallet* 1982 : 276), *cf. agris* : givre, froid glacial... *Tagrest* est cependant attesté en kabyle dans un proverbe : *wis yennan tfukk tegrest, aḥeggan zdat meyras* (*Genevois* 1975 : 78). Ici, *tagrest uryu* : litt., hiver - chaleur brûlante a été traduit : lorsque l'hiver s'embrace en raison du motif de la neige qui prend feu.

Dans tous les romans analysés ici, le thème de l'éclatement, qui peut prendre des formes différentes, est central ; tous décrivent un monde désenchanté, mais ce ne sont pas des romans du désenchantement : aucun d'entre eux n'est nostalgique. Dans *Faffa*, l'éclatement mène à la mort, mais l'exil, pour ces anciennes générations d'émigrés, n'est-il pas "frère de la mort" ? (*Lyerba d weltma-s n lmut*).

Dans les trois autres romans, l'éclatement n'est pas synonyme de mort car ils sont tous construits sur la logique de la lutte. La symbolique qui traduit cette lutte puise sa sève dans les racines (*izuran*), c'est-à-dire dans les profondeurs de la Terre-Mère.

■ D. ABROUS

Université de Béjaia, Algérie / Crb Inalco

Bibliographie

- ALICHE (Rachid), 1981 : *Asfel* (roman), Lyon, Mussidan.
 ALICHE (Rachid), 1986 : *Faffa* (roman), Lyon, Mussidan.
 BOURDIEU (Pierre), 1980 - *Le sens pratique*, Editions de Minuit, Paris.
 DALLET (Jean-Marie), 1959 - *Ieessasen, agraw lleywat*. Les Gardiens, l'assemblée. Éléments de mystagogie kabyle, in *Fichier de Documentation Berbère* (FDB) n°63, Fort-National.
 GENEVOIX (Henri), 1975 (1) - Le calendrier agraire et sa composition, in *Le Fichier Périodique* n° 125, Alger.
 MAMMERI (Mouloud), 1986 - Les mots, les sens, les rêves ou les avatars de tamurt in *Awal* n°2. *Cahiers d'études berbères* (Paris), p. 7-20.
 MEROLLA (Daniela), 1995 - Peut-on parler d'un espace littéraire kabyle ?, *Etudes et documents berbères* n°13, Paris, La Boîte à documents / Edisud.
 MEROLLA (Daniela), 1996 - *Gender and Community in the kabyle literary space* ; Research School, CNWS, Leiden.
 MEZDAD (Amar), 1990 - *Id d wass* (roman), Alger, édition Asalu - Azar.
 MEZDAD (Amar), 2000 - *Tagrest urɣu* (roman), Béjaïa, édition Ayamun.
 SERVIER (Jean), 1985 (réédition) - *Traditions et civilisations berbères. Les portes de l'année*, Edition de Rocher, Monaco.